



HAL
open science

Narcisse, Pygmalion et la "Belle Endormie". L'histoire de Troylus et Zellandine, une réécriture du "Roman de la Rose"

Christopher Lucken

► **To cite this version:**

Christopher Lucken. Narcisse, Pygmalion et la "Belle Endormie". L'histoire de Troylus et Zellandine, une réécriture du "Roman de la Rose". Christine Ferlampin-Acher. "Perceforest". Un roman arthurien et sa réception, Presses universitaires de Rennes, pp.115-131, 2012, 10.4000/books.pur.52215 . hal-04136859

HAL Id: hal-04136859

<https://hal.science/hal-04136859>

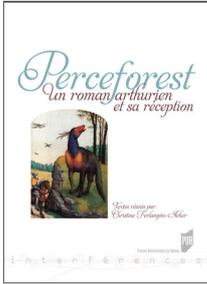
Submitted on 21 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Christine Ferlampin-Acher (dir.)

Perceforest
Un roman arthurien et sa réception

Presses universitaires de Rennes

Narcisse, Pygmalion et la *Belle Endormie* : l'histoire de Troylus et Zellandine, une réécriture du *Roman de la Rose*

Christopher Lucken

DOI : 10.4000/books.pur.52215
Éditeur : Presses universitaires de Rennes
Lieu d'édition : Presses universitaires de Rennes
Année d'édition : 2012
Date de mise en ligne : 25 avril 2019
Collection : Interférences
ISBN électronique : 9782753557703



<http://books.openedition.org>

Ce document vous est offert par Université de Genève / Graduate Institute / Bibliothèque de Genève



Référence électronique

LUCKEN, Christopher. *Narcisse, Pygmalion et la Belle Endormie : l'histoire de Troylus et Zellandine, une réécriture du Roman de la Rose* In : *Perceforest : Un roman arthurien et sa réception* [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012 (généré le 16 décembre 2019). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pur/52215>. ISBN : 9782753557703. DOI : 10.4000/books.pur.52215.

NARCISSE, PYGMALION ET LA BELLE ENDORMIE

L'HISTOIRE DE TROYLUS ET ZELLANDINE, UNE RÉÉCRITURE DU *ROMAN DE LA ROSE*

Christopher LUCKEN

Initiée dans la deuxième partie du *Roman de Perceforest* (LI-LIV) avant de se développer dans la troisième partie (XLIV, LI-LII, et LIX-LX) et de s'achever dans la quatrième partie par un mariage (I)¹, l'histoire de Troylus et Zellandine est citée depuis longtemps parmi les antécédents du célèbre conte de la *Belle au bois dormant* de Perrault². Cela n'empêche pas ce récit et celui que les frères Grimm publièrent par la suite d'être le plus souvent rattachés à la tradition mythologique ou folklorique comme représentants du conte-type 410, *La Belle endormie*³. Cependant, comme l'affirme P. Delarue et M.-L. Ténèze dans le *Catalogue raisonné* de leur ouvrage sur *Le conte populaire français*, il faut bien se rendre à l'évidence :

-
1. *Perceforest*, éd. ROUSSINEAU G., Genève, Droz, Deuxième partie, t. 2, 2001, p. 183-225, Troisième partie, t. 2, 1991, p. 313, t. 3, 1993, p. 57-122 et 209-36, et Quatrième partie, t. 1, 1987, p. 49.
 2. Voir DEULIN C., *Les Contes de ma mère l'Oye avant Perrault*, Paris, 1878, p. 127-57, ZAGO E., « Some Medieval Versions of Sleeping Beauty: Variations on a Theme », *Studi Francesi*, t. 23, 1979, p. 417-31, BARCHILLON J., « L'histoire de *La Belle au bois dormant* dans le *Perceforest* », *Fabula*, t. 31, 1990, p. 17-23, ROUSSINEAU G., « Tradition littéraire et culture populaire dans l'histoire de Troilus et de Zellandine (*Perceforest*, troisième partie), version arthurienne du Conte de la Belle au Bois Dormant », *Arthuriana*, t. 4, 1994, p. 30-45, et FERNÁNDEZ RODRÍGUEZ C., *La Bella Durmiente a través de la historia*, Universidad de Oviedo, 1998.
 3. Voir AARNE A., *The Types of the Folk-Tale. A Classification and Bibliography*, trad. anglaise augmentée par THOMPSON S., Helsinki, FFC, 1961, p. 137-38 (« *Sleeping Beauty* »).

ce conte [...] est presque totalement absent de la tradition orale française ; et ce qui est vrai pour la France, le serait aussi pour les autres régions [...] où les rares versions recueillies se ramèneraient à des sources livresques⁴.

On ne connaît en effet aucune version de la *Belle au bois dormant* qui puisse s'apparenter à un conte populaire ou à un conte pour enfant avant *Sole, Luna e Talia*, fable « littéraire » composée vers 1635 par Gianbattista Basile pour son *Pentamerone*. « Il n'est pas impossible que Basile ait connu le *Perceforest* traduit en italien en 1525 », estime Jeanne Lods⁵, « mais peut-être est-il plus vraisemblable encore qu'il ait existé une forme du conte connue à la fois des conteurs italiens, de l'auteur de *Perceforest* et de celui de *Frère de Joie et Sœur de Plaisir* » (composé en langue d'oc vers le milieu du xiv^e siècle⁶). G. Roussineau affirme à son tour que

[ces] trois textes représentent, sous une forme organisée et littéraire, un conte spécifique – la *Belle endormie* – où se retrouvent des motifs communs qui appartiennent à la tradition orale. Ils sont à la fois une élaboration de lettrés et une expression de la culture populaire⁷.

Mais il n'y aurait pas d'autre trace de ce conte primitif que celles transmises par ces « formes littéraires » qui en sont les premières attestations. C'est l'opinion de P. Saintyves, qui affirme dans *Les contes de Perrault et les récits parallèles*, que « Brunehilde [la walkyrie des *Nibelungen* que Sigurd réveilla du sommeil où elle était plongée après qu'Odin l'eut frappée d'une épine] ou Zellandine, princesses de légende si merveilleusement ensommeillées et si amoureuxment réveillées, ne sont pas des personnages d'une invention primitive, elles ont été tirées du trésor populaire où elles avaient eu tout d'abord une vie et une histoire liturgiques » (qui concerneraient la fin de l'année et le début de la nouvelle année⁸). M. Soriano pense lui aussi, dans son ouvrage sur *Les contes de Perrault. Culture savante et traditions populaires*, que « les trois versions de *La Belle au bois dormant* antérieures à Perrault attesteraient l'existence d'un *conte commun* et authentiquement populaire » (dont cette fois l'héroïne, « dans sa forme ancienne, est une vierge qui est

4. DELARUE P. et TENÈZE M.-L., *Le Conte populaire français. Catalogue raisonné des versions de France et des pays de langue française d'outre-mer*, Paris, Maisonneuve et Larose, t. II, 1964, p. 68-71, « Conte-type 410 : *La Belle au bois dormant* » (en particulier p. 70).

5. LODS J., *Le Roman de Perceforest. Origine, composition, caractères, valeur et influence*, Genève-Lille, 1951, p. 83-92 et p. 283-95 (cit. p. 87).

6. Voir *Une Belle au Bois Dormant médiévale. Frayre de Joy et Sor de Plaser*, éd. et trad. THIOLIER-MÉJAN S., Paris, 1996.

7. ROUSSINEAU G., dans l'introduction de son édition de *Perceforest*, *op. cit.*, t. 3 de la Troisième partie, p. XII-XXI (cit. p. XXIII).

8. SAINTIVES P., *Les Contes de Perrault et les récits parallèles (leurs origines)*, Paris, Robert Laffont/Bouquins, 1987 [1923], p. 73-105 (cit. p. 105).

fécondée et qui accouche sans en avoir conscience », à la manière de Danaé ou de Lédà d'après les « légendes païennes », ou à la manière « de la Sainte Vierge⁹ ». Il en est de même pour F. Wolfzettel dans son étude sur « *La Belle Endormie* : le conte merveilleux populaire mis au service des idéologies courtoises ». Selon lui, en effet, « la littérature médiévale et, à de rares exceptions près, la presque totalité des genres », est « un édifice érigé sur les fondations enfouies, voire refoulées du folklore¹⁰ ». Cela vaut pour Troilus et Zellandine, dont F. Wolfzettel affirme « qu'on dirait une mise en roman de la matière folklorique¹¹ », ainsi que pour les deux autres versions médiévales de la *Belle endormie* qu'il étudie, *Frere de Joie et Sœur de Plaisir* et *Blandin de Cornouailles*, bref roman occitan du début du XIV^e siècle.

On ne saurait évidemment nier l'existence de traditions folkloriques au Moyen Âge. Mais il ne suffit pas de rattacher telle œuvre à l'un des contes-types catalogués dans *The Types of the Folk-Tale* ou d'y trouver un motif répertorié dans le *Motif-Index of Folk-Literature* pour qu'elle relève de la littérature « populaire¹² ». Qu'une œuvre puisse être caractérisée de *fabula* ou qu'elle soit empreinte de « merveilleux » n'implique pas nécessairement qu'elle appartienne au folklore. Les lais féériques, les récits arthuriens ou les *exempla* semblent particulièrement perméables aux cultures étrangères à l'Église comme la tradition celtique. On ne saurait pour autant les apparenter purement et simplement aux récits qualifiés depuis le XIX^e siècle de contes ou de légendes folkloriques.

Qu'en est-il du *Perceforest* ? Si son auteur a nourri ses inventions d'innombrables lectures, il semble également avoir utilisé des contes et des coutumes ou des superstitions populaires. Selon J. Lods,

l'on trouve épars dans le roman de nombreux traits du folklore, recueillis, adaptés et regroupés par l'auteur suivant son goût ; l'on trouve aussi deux contes complets, traités pour eux-mêmes, pour la première fois sous une forme littéraire : le Conte de la Rose et la Belle au Bois dormant¹³.

9. SORIANO M., *Les Contes de Perrault. Culture savante et tradition populaire*, Paris, Gallimard, 1978 [1968], p. 129-30.

10. WOLFZETTEL F., « *La Belle Endormie* : le conte merveilleux populaire mis au service des idéologies courtoises », *Le conte en palimpseste. Studien zur Funktion von Märchen und Mythos im französischen Mittelalter*, Stuttgart, Steiner Verlag, 2005, p. 114-35 (cit. p. 116 et 114).

11. *Ibid.*, p. 120.

12. Voir AARNE A., *The Types of the Folk-Tale*, *op. cit.*, et THOMPSON S., *Motif-Index of Folk-Literature*, Copenhague, Rosenkilde and Bagger, 1955-58. Je ne puis m'étendre ici sur ces questions ni citer l'abondante bibliographie sur le sujet.

13. LODS J., *Le Roman de Perceforest*, *op. cit.*, p. 80. La présence d'éléments folkloriques dans le *Perceforest* est également notée dans différentes études : voir en particulier, FERLAMPIN-ACHER C., « Le sabbat des vieilles barbues dans *Perceforest* », *Le Moyen Âge*, t. 99, 1993, p. 471-504.

F. Wolfzettel réduit l'apport des narrations non littéraires au seul récit de Troilus et Zellandine :

bien qu'il ne détonne nullement dans la richesse exubérante d'un merveilleux de toutes sortes, il n'en constitue pas moins le seul exemple d'un conte folklorique proprement dit dans la vaste trame de ce récit¹⁴.

Je crains, toutefois, qu'il ne faille également priver la tradition « populaire » de cette dernière contribution.

Tout en admettant la présence d'éléments folkloriques dans l'histoire de Troilus et Zellandine, C. Ferlampin-Acher a mis en évidence l'apport d'autres sources. Celles-ci concernent en particulier deux personnages importants : Vénus, armée de son « brandon », y paraît en effet « inspirée par le *Roman de la Rose* » et, surtout, Zéphyr résulterait « du croisement particulièrement astucieux entre une figure folklorique, le « luiton » [...], le Zéphyr d'*Amour et Psyché* d'Apulée, et du Genius du *Roman de la Rose*¹⁵ ». L'importance des *Métamorphoses* d'Apulée pour le nom et la figure de Zéphyr amène C. Ferlampin-Acher à tenter de montrer que « les amours de Zellandine et Troïlus récrivent » « l'histoire d'Amour et Psyché que l'on trouve dans *l'Âne d'Or*¹⁶ ». Sans nier la présence de différents éléments du conte d'Amour et Psyché dans l'histoire de Troilus et Zellandine, en plus de ce qui revient à l'évidence à Zéphyr, ni les liens qu'on peut établir entre le conte d'Apulée et celui de la *Belle endormie*, c'est à l'autre texte cité par C. Ferlampin-Acher que j'entends m'intéresser ici, le *Roman de la Rose*, qu'on ne mentionne guère pourtant parmi les sources du *Perceforest*¹⁷. Traçant un parcours qui mène

14. WOLFZETTEL F., « *La Belle Endormie* », *op. cit.*, p. 118.

15. FERLAMPIN-ACHER C., « *Perceforest* et la mythologie : l'histoire et les ailes du désir », AYGON J.-P., BONNET C., et NOACCO C. (dir.), *La Mythologie de l'Antiquité à la modernité. Appropriation, adaptation, détournement*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 199-209 (cit. p. 206). Sur ce personnage, voir l'ouvrage de FERLAMPIN-ACHER C., *Perceforest et Zéphyr : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010, p. 217ss et 263ss (où l'on trouvera la bibliographie à son sujet).

16. FERLAMPIN-ACHER C., « Zéphyr dans *Perceforest* : des *flameroles*, des ailes et un nom », UELTSCHI K., et WHITE-LE GOFF M. (dir.), *Les Entre-monde. Les vivants, les morts*, Paris, Klincksieck, 2009, p. 119-141 (cit. p. 129).

17. Ainsi le *Roman de la Rose* n'est pas cité dans l'ouvrage de LODS J. sur *Le roman de Perceforest* (*op. cit.*), tandis que le *Perceforest* ne l'est pas dans l'ouvrage de BADEL P.-Y. sur *Le Roman de la Rose au XIV^e siècle. Etude de la réception de l'œuvre*, Genève, Droz, 1980. Seule Christine FERLAMPIN-ACHER rapproche ce roman du *Roman de la Rose*, notamment à propos de Vénus, de Zéphyr et du sabbat des *vieilles barbues* (voir en particulier, *Perceforest et Zéphyr : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, *op. cit.*, p. 300ss et *passim*, et « Le sabbat des *vieilles barbues* », art. cit., p. 475-77).

l'amant de Narcisse à Pygmalion, cette somme de discours amoureux médiéval offre à mon avis la trame principale de l'histoire de Troylus et Zellandine. C'est ce que je vais m'efforcer de démontrer.

Le miroir des songes

Fils de la sœur du roi Priant et frère de Priande, Troylus de Royauville apparaît pour la première fois dans le deuxième livre de *Perceforest* en compagnie de ses trois jeunes frères pour demander à Lyonnel de les faire chevaliers, ce que ce dernier accepte¹⁸. Après diverses aventures que je passe sous silence, Troylus retrouve Lyonnel qui est devenu son ami. Lorsque ce dernier fait l'éloge de sa dame et de son amour, Troylus lui avoue n'avoir jamais aimé « dame ne demoiselle plus l'une que l'autre », soit n'avoir jamais aimé « par amours¹⁹ ». Lionel veut le quitter car il n'attend rien de bon d'un chevalier sans amour. Mais Troylus promet au dieu d'Amour qu'il ne boira rien d'autre que de l'eau tant qu'il n'aura pas une amie à sa « plaisance ». Lionel accepte dès lors qu'il reste à ses côtés et prie le « Dieu souverain qu'il [lui] envoie amye si bonne et si belle et de telle valeur » qu'il puisse « croistre en toute proesse et en tout honneur » (p. 188), estimant qu'un preux chevalier ne saurait se passer d'aimer et qu'il ne vaut rien tant qu'il n'a pas mis son cœur au service d'une dame. La défaite que Troylus subit peu après contre un jeune chevalier amoureux lui fournit la preuve d'une telle règle. Elle l'invite d'ailleurs à renouveler sa promesse auprès de son vainqueur. Celui-ci s'avère être Zelandin. Avant d'être vaincu par la beauté de sa sœur, Troylus est vaincu en quelque sorte par le dieu Amour qui, par l'intermédiaire du frère de celle qu'il lui destine, l'a convaincu, en l'abattant de son cheval, de se soumettre à son pouvoir.

Troylus rencontre Zellande (ou Zellandine) le soir même à Neuf Chastel. Son frère la lui présente auparavant comme « la plus belle et la mieulx chantant » après celle qui est son amie « par amours » (p. 196). Zellandine ayant adressé à Troylus une parole encourageante après qu'il a expliqué pourquoi il ne buvait que de l'eau, ce dernier leva les yeux « et regarda la pucelle, qui avoit le viaire tendre et rosin dessus le blanc, doulx et amoureux et ryant, si en fut tout esbahy quant il la veyt si belle » (p. 200). Il a désormais perdu cet « orgueil » qui le caractérisait quand il pensait pouvoir l'emporter sur le jeune chevalier amoureux. Comme le dit Zellandine à son frère qui lui demande de mettre Troylus « en la voie d'amer », ce dernier « a la champaigne de son cœur labourée et atournee a recevoir telle

18. *Perceforest*, Deuxième partie, XII, éd. ROUSSINEAU G., Genève, Droz, t. 1, 1999, p. 133.

19. *Perceforest*, Deuxième partie, LI, *op. cit.*, t. 2, p. 187.

semence, s'il fust qui luy semast » (p. 201). C'est bien sûr Zellandine qui fournira cette semence. Elle lui donne pour cela un écu et lui demande de se comporter lors du prochain tournoi de telle sorte qu'il puisse « conquister amie » (p. 202). Troylus lui promet d'être son chevalier. Mais il « dormyt bien pou » cette nuit-là, « car une maladie luy estoit prinse si soudainement que le dormir luy avoit tollu et si ne sçavoit nullement ou elle luy tenoit ». Se levant à l'aurore, il alla dans un « beau lieu » afin d'y contempler secrètement son écu qui était encore recouvert de son étui. Il vit alors que sa « champaigne estoit d'azur tres fin a. IX. lectres de fin or grandes et fornies » (p. 202-03). Ne sachant ce que signifiaient ces lettres qu'on avait « fait semer [...] en la champaigne de son escu », il fut pris d'une si « forte merancolie » qu'il en oublia « tout le monde » (p. 203-04). Troylus finira cependant par résoudre l'énigme de son écu comme celle de son cœur et conquérir l'amour de la belle Zellandine.

La fait que Troylus n'ait jamais aimé « par Amours » l'apparente à Narcisse. C'est d'ailleurs un motif récurrent des scénarios amoureux de la littérature médiévale, où le héros semble rejouer le destin de cette figure. L'orgueil de Narcisse n'est cependant que le premier temps de son histoire. Le deuxième l'amène à s'éprendre du visage que lui renvoie l'eau de la fontaine où il pensait étancher sa soif. L'amour de Narcisse ne s'adresse pas simplement à lui-même. Il représente également, dans la tradition de la *fin'amor*, le caractère fantasmatique de cette « maladie de pensée » qu'éprouve l'amant fasciné par la beauté d'une Dame lointaine dont il porte l'image dans son cœur mais qui se refuse à ses avances²⁰. Il en est ainsi de l'amant du *Roman de la Rose*²¹, qui commence par reculer devant « la fontaine au bel Narcisus » (v. 1510) qu'il a trouvée en un « biau leu » (v. 1422), n'osant y regarder car il se souvient de Narcisse dont les mésaventures viennent de lui être rappelées (v. 1512-15), mais qui finit par y jeter les yeux et y voir le rosier portant la rose dont il voudra s'emparer. L'écu semé de lettres que Zellandine offre à Troylus n'est d'ailleurs pas sans rappeler cette fontaine dans laquelle « Cupido li filz Venus/Sema [...] d'Amors la graine », afin d'y attirer ces « oissiaus » que sont les « damoisiaus » et les prendre à ses « laz » (v. 1585-86, 1590-91 et 1610). De même, la victoire de Zélandin sur Troylus peut être rapprochée de celle du dieu Amour dont la première flèche jette l'amant à « terre » (v. 1697). Mais, contrairement à la Dame de la tradition lyrique, Zellandine est prête à aimer Troylus.

20. Voir AGAMBEN G., *Stanze. Parole et fantasma dans la culture occidentale*, Paris, Bourgois, 1981 [1977], et LUCKEN C., « L'imagination de la dame. Fantasmés amoureux et poésie courtoise », *Micrologus*, t. 6, 1998, t. II, p. 201-23.

21. Guillaume DE LORRIS et Jean DE MEUN, *Le Roman de la Rose*, éd. STRUBEL A., Paris, LGE/Lettres gothiques, 1992 (dont j'ai cité ci-dessus le v. 4374).

La « jeune fille » du *Roman de la Rose* n'est pas non plus indifférente à l'amant. Alors que celui-ci se demande comment franchir la haie dont est entouré le rosier, Bel Accueil lui en « abandona le passage » (v. 2792). Il l'encourage même à s'« aprochier » du « bouton » de rose et à le « touchier ». Non seulement il lui « dona congié » de le faire, mais aussi il lui « cueilli une vert feuille/Lez le boton » (v. 2867-76). Ce n'est que lorsque l'amant lui demande le bouton lui-même que Bel Accueil prend peur et que surgit Dangier (v. 2881-2919). L'amant se retrouve du même coup de l'autre côté de la haie, « touz esbaiz » (v. 2950). Dangier accepte toutefois que Bel Accueil revienne auprès de l'amant. Ce dernier s'approche à nouveau de la rose. Voyant que Bel Accueil ne lui refuse « Ne son solaz ne son servise » (v. 3381), il lui demande la permission de donner un baiser à la rose. Alors que Bel Accueil craint que l'amant en obtienne davantage, Vénus vient appuyer cette requête (v. 3418-19). Échauffé par le brandon de la déesse, Bel Accueil accepte finalement que l'amant embrasse la rose (v. 3471-77). Mais Male Bouche finit par « esvellier » Jalousie (v. 3526). Celle-ci fait « enserrer » Bel Accueil « en une tor » (v. 3541), où il sera surveillé par une vieille (v. 3918), et « clorre les rosiers » d'un « noviau mur » (v. 3608-09), gardé par Danger et ses acolytes. Jalousie peut alors se *rendormir* (v. 3939-45).

La pucelle endormie dans sa tour

Bien que Zélandine n'ait cessé de favoriser l'amour de Troylus, le revirement de Fortune auquel se prête Amour dans le *Roman de la Rose* (v. 3976-89) se réalise également dans le récit du *Perceforest*. Alors que « Troylus chevauchoit au long de la marine, pensant a ce qu'il ne pouoit avoir nouvelles de la belle Zellandine », « qu'il amoit mieulx que soy mesmes » mais qu'il ne savait où trouver, il rencontra des marins venant de Zellande – à qui « la fortune de la mer » s'était montrée « contraire ». Ces derniers lui annoncèrent que, lorsque « Zellandine [...] revint l'autre jour de la Grant Bretagne de voir la feste de la revenue du noble roy Perceforest », « [il] lui advint. II. jours après une merveille sy grande qu'a paine elle est creable, car [...] la ou elle seoit entre les pucelles, elle s'endormy tellement que oncques puis ne s'esveilla. Sy ne menga ne beut puis et n'empire point de couleur²² ».

Les circonstances – bien connues – de cette « merveille » seront exposées un peu plus tard à Troylus par une « ancienne dame » (p. 62-63). Troylus – et le lecteur avec lui – en saura davantage sur les causes de cet « accident » grâce à un

22. *Perceforest*, *op. cit.*, Troisième partie, t. 3, p. 57-58.

« preudhomme » qui lui rapporte un peu plus tard ce que « les matrones en dient » (p. 69-70). On apprendra finalement par la bouche de la tante de Zellandine, qui s'adresse à sa nièce après qu'elle s'est réveillée, que c'est la « deesse des destinees » qui fut responsable de son malheur (p. 211-12).

Comme on le sait, les trois déesses qui président à la naissance de Zellandine correspondent aux trois fées (*fata*) qui, selon Isidore de Séville, façonnent le destin (*fata*) sur leur quenouille et leur fuseau, soit aux trois Parques pour lesquelles certaines femmes, d'après le *Decretum* de Burchard de Worms (*ca.* 1000), ont coutume à certaines périodes de l'année de préparer une table comprenant, en particulier, trois couteaux²³. La « deesse de la destinee » responsable de la mésaventure de Zellandine est appelée par sa tante Themis, alors que le preudhomme l'avait nommée Sarra. « Il n'est pas impossible, selon Roussineau, que cette modification s'explique par la volonté d'éviter une confusion avec un autre personnage du roman, Sarra, la déesse des songes²⁴. » Cette dernière semblerait pourtant convenir, puisqu'il s'agit de plonger Zellandine dans le monde du sommeil. Mais le sommeil auquel Themis va vouer Zellandine n'est pas tout à fait le même que celui des songes. Dans la mythologie grecque où elle est souvent munie d'un glaive, cette déesse incarne la loi éternelle. Elle apparaît dans le *Roman de la Rose* lors de l'histoire de Deucalion et Pyrrha tirée des *Métamorphoses* d'Ovide et racontée par Nature : lorsque Deucalion et sa femme allèrent après le Déluge se confesser « Au temple Themis la deesse/Qui jugeoit seur les destinees/De toutes choses destinees », cette dernière leur révéla le moyen de repeupler la terre (v. 17602-54)²⁵. Themis est aussi la mère des Heures et des Moires, c'est-à-dire des Parques. À ce titre, elle paraît particulièrement appropriée pour représenter l'une ou l'autre de ses filles, en particulier la troisième Parque, Atropos, celle qui est chargée de couper au moment fixé par le destin le fil noué par Clotho et dévidé par Lachésis, et qui mérite peut-être le plus de porter le titre de « deesse des destinees ».

Le destin de Zellandine est-il simplement le fruit du mécontentement d'une déesse qui estime avoir été mal reçue lors du banquet célébré en l'honneur de la naissance de Zellandine ? Le couteau qui lui manque est-il tombé par terre du seul

23. Voir HARF-LANCNER L., *Les Fées au Moyen Âge. Morgane et Mélusine. La naissance des fées*, Paris, Champion, 1984, p. 17-34 (où l'on trouvera les références à Isidore de Séville et à Burchard de Worms), et ROUSSINEAU G., en introduction au t. 3 de la Troisième partie du *Perceforest*, *op. cit.*, p. XIII-XVI.

24. ROUSSINEAU G., note du t. 3 de la Troisième partie du *Perceforest*, *op. cit.*, p. 316 et FERLAMPIN-ACHER C., « Fées et déesses dans *Perceforest* », *Fées, dieux et déesses au Moyen Âge, Bien dire et bien apprendre*, t. 12, 1995, p. 53-72, en particulier p. 62-63.

25. Voir OVIDE, *Les Métamorphoses*, I, v. 321, où Themis est qualifiée de *fatidica*.

fait du hasard? Quelle pourrait être la signification d'une telle absence? Quelqu'un d'autre pourrait-il en être la cause – et porter du même coup la responsabilité du sommeil qui s'est emparé de Zellandine?

Lorsque Zellandine tomba en léthargie, son père, le roi Zelland, en fut « tant doulant que plus ne peut » (p. 58). Il fit donc mander « Zellandin son filz pour adviser comment l'en en fera et pour sçavoir se en la Grant Bretagne l'en trouveroit aucun maistre qui sceust mettre remede a sa maladie. » (p. 62) Mais aucun médecin n'est capable de guérir ce mal étrange. Seul peut y parvenir Troylus qui avait affirmé aux marins envoyés par Zelland qu'il s'y connaissait « aucunement en medecine a cause de [son] pere qui fut l'un des meillieurs medecins du monde » et qu'il serait heureux de pouvoir « garir la pucelle » (p. 59). Mais il est devenu fou depuis qu'il a rencontré l'« ancienne dame » qui lui a donné des nouvelles de Zellandine (p. 63-64). Cela n'empêche pas le fou « naturel » du roi de s'apercevoir qu'il revient à Troylus de guérir sa fille. Aussi conseille-t-il à Zelland de laisser tous les « maistres » qu'il a fait venir et de prendre « ce fol », « car il est garny de la medecine » (p. 65). Mais le roi n'en croit rien et renvoie son fou. Il préfère écouter les médecins qui, ne sachant « trouver remede a la maladie de sa fille », lui proposent de la mettre « en sa vielle tour fort enserree » afin qu'elle y attende « la volenté des dieux, qui sont secrets et qui voulent estre maintenus secretement » (p. 66).

Bien qu'elle soit prise sur le conseil de ses médecins, la décision du roi de coucher sa fille dans « une forte tour » dont toutes les entrées ont été barricadées afin qu'elle y soit « seulle et arriere de toutes gens » (p. 70), à l'exception de lui-même et de sa sœur, fait penser au comportement d'un père incestueux²⁶. Lui seul connaît « la voye secrete » (p. 91) de ce mausolée funéraire qui, passant « par dessoubz terre » (p. 82), lui permet d'accéder à la chambre où gît Zellandine toute « nue » (p. 87), sur « un lit moult riche et noble, comme se ce fust pour une royne, car le ciel et les courdines estoient plus blanches que nege » (p. 86). Sa femme est d'ailleurs étonnamment absente de cette histoire. Elle est remplacée en quelque sorte par sa sœur, qui l'accompagne dans la chambre de Zellandine et qui finira par révéler à cette dernière les causes de son mal. C'est elle qui était chargée en particulier de préparer la table des fées. Aussi peut-on lui imputer la chute du couteau.

La disparition de cet instrument peut signifier que l'on veut empêcher la « deesse des destinees » de couper le fil de la vie qui s'est noué à la naissance de Zellandine. Mais si le sommeil qui s'en suit la préserve en quelque sorte de la

26. Voir ROUSSEL C., « Aspects du père incestueux dans la littérature médiévale », BUSCHINGER D. et CRÉPIN A. (dir.), *Amour, mariage et transgressions au Moyen Âge*, Göppingen, Kümmerle Verlag, 1984, p. 47-62.

mort, il la prive également de la vie et la livre au désir d'un père qui s'enferme dans sa tour afin de contempler sa fille qui dort dans son lit, comme Narcisse prostré devant le miroir qui lui renvoie son image. Les circonstances singulières de l'accident subi par Zellandine en sont d'ailleurs le signe. Il se produit lorsque la jeune fille s'empare d'une « queneulle garnie de lin et se print a filler » (p. 63), soit au moment où elle est assez grande pour prendre à son compte l'instrument emblématique de l'épouse et de Lachesis, représentée ici par Vénus, et se mettre à l'ouvrage. Le sommeil fonctionne du même coup comme un interdit jeté par son père par l'intermédiaire de la « deesse des destinees », afin d'empêcher sa fille de poursuivre son aventure amoureuse et d'accéder au mariage et à la sexualité.

D'après le discours de Genius dans le *Roman de la Rose*, Vénus est chargée de venir au secours de Clotho et Lachesis luttant contre Atropos qui ne cesse de rompre leurs fils et de menacer les « lignages » humains (v. 19767-19835). Au moment de rapporter à Troylus les circonstances de l'accident dont Zellandine avait été victime, le « preudhomme » avait affirmé que son « brandon » embrasait de « chaleur naturelle » les créatures terrestres

sy largement que chascun membre en recepvra sa part selon ce que la creature sera able d'en recevoir, soit masle ou femelle, voulentive de mettre a œuvre quant elle sera en eage convenable et deu (p. 70).

Arrivée en deuxième position dans la chambre où a été dressée la table destinée au repas des fées, plutôt qu'en troisième position comme le voudrait le rôle qui lui est habituellement dévolu, Thémis-Atropos se substitue en quelque sorte à Vénus afin de se passer de ce qu'elle représente. En vouant Zellandine à se planter une « arreste » de « lin » dans le doigt, elle la condamne en quelque sorte à être privée de lignage. Cette blessure n'est d'ailleurs pas sans rappeler la mutilation de la Manekine, qui se coupe la main gauche à l'aide d'un couteau de cuisine afin d'échapper au mariage prévu avec son père²⁷. Le sommeil qui s'abat sur la jeune fille permet à la fois de la dérober au désir incestueux du roi Zelland et de favoriser l'amour stérile et mortifère de ce dernier.

La tour dans laquelle Zellandine se trouve « enserree » s'apparente aux tours-prison dans lesquelles sont enfermées nombre de dames et de jeunes filles de la littérature médiévale – en particulier celle dans laquelle Bel Accueil est emprisonné par Jalousie dans le *Roman de le Rose*. Le roi Zelland (et le zèle qu'il manifeste pour sa fille) s'apparente du même coup à cette instance parentale. Certes, celle-ci n'est pourvue d'aucune motivation incestueuse. Mais « Jalousie la sauvage » (v. 4005) s'oppose de fait à l'entreprise de Nature et favorise l'amour « contre nature » d'un

27. Voir UELTSCHI K., *La Main coupée. Métonymie et mémoire mythique*, Paris, Champion, 2010.

amant qui tend désormais à s'identifier à Narcisse (v. 20866-70). Représentant l'autorité et chargée de préserver la jeune fille des séductions de l'amant comme de son propre désir sexuel, soit des menaces qu'Amour et Vénus font peser sur sa virginité, elle voue en quelque sorte Bel Accueil au repos et la rose à demeurer close, comme s'ils devaient se tenir à l'écart du monde et ne pas suivre le cours du temps. Contraignant l'amant à se retrouver en « dehors le mur » de son château (v. 3946), séparé de l'objet de son désir sans espoir de pouvoir l'atteindre, elle le réduit au destin de Narcisse, qui fut condamné par le dieu auquel s'adressa Echo à être « eschaufez de tele amor/Dont il ne poïst joie atandre » et qui, « quant il vit qu'il ne porroit/Acomplir ce qu'il desirroït », finit par en mourir (v. 1459-60 et 1494-95).

À cause de Jalousie, la rose risque de ne pas « florir » et de voir ses graines « morir » (v. 3965-66), Bel Accueil « languist » en sa tour (v. 4159) dans une espèce d'engourdissement apathique qui fait craindre à l'amant d'être « entroublié » (v. 4052), tandis que ce dernier ne voit pas d'autre solution que d'aller chercher l'*ombre* de son amie disparue en s'abandonnant aux songes qui hantent son sommeil, afin de la serrer dans ses bras « trestoute nue » (v. 2421-2505, 9887-9898 et 18391-18406).

On connaît l'alternative qu'opposent Nature et Genius aux rêveries de l'amant. À la fascination que suscite le « mireors perilleus » de Narcisse (v. 1568 et 20420), renvoyant « une ymage mue/Qui ne crole ne remue,/Sanz piez, sanz mains, sanz doit croler,/Sanz iaus movoir et sanz parler » (v. 2282-88 et 20855-57), comme une *belle endormie* reposant immobile au fond de l'eau, répond l'écriture de Nature qui s'appuie sur Vénus afin d'engager l'amant à suivre l'exemple de Pygmalion et prendre d'assaut le château de Jalousie. C'est alors que la jeune fille sera véritablement « guerie » de la maladie du sommeil. Telle est la voie qu'empruntera Troylus.

Le brandon de Vénus

Lorsqu'il apprit que Nervin, le fils de l'« ancienne dame » qui l'avait recueilli et lui avait raconté l'« accident » de Zellandine, était lui aussi amoureux de cette dernière, Troylus « entra tantost en jalousie, qui est ung mal ou pacience n'a point de lieu » (p. 63). Il en perdit du même coup le « sens » (p. 64). De plus, quand la mère de son rival comprit qu'il était venu en Zelande « pour l'amour de la pucelle Zellandine », elle l'empoisonna « par la vertu d'aucunes herbes » afin qu'il perde la « memoire » et devienne « comme fol » (p. 74). Jalousie, haine et envie, combinées aux breuvages maléfiques de cette mère aux allures de sorcière (p. 66), conduisent Troylus à perdre la raison et à ne plus se souvenir de Zellandine, comme s'il

avait été enchanté. Aussi se montre-t-il incapable de répondre correctement aux questions du roi Zelland qui veut vérifier s'il est bien celui qui doit guérir sa fille comme le soutient son propre fou.

Avant de pouvoir guérir Zellandine, Troylus devra lui-même être guéri par Vénus. Ayant suivi le roi Zelland parti prier au « Temple aux Trois Dieuesses », « fondé en l'honneur de Lucina, la deesse des enfantemens, de la deesse Venus et de Sarra, la deesse des destinees », il s'y « endormy » (p. 66-67). À minuit, il vit en songe « la deesse d'amours, qui sçay le secours et adressement de tous vrais amans ». De « sa destre main », celle-ci

 moulla son grant doy de sa salive, puis en toucha les yeulx, les oreilles et la bouche du chevalier, tant que durant sa vision il lui sembla que l'en lui ostoit une toille de devant les yeulx et que sa memoire, qui lui estoit enveloppee, lui revenoit au devant et lui ramentevoit toutes choses passees. Incontinent que la memoire fut revenue au chevalier comme s'elle eust esté autre part en prison, il commença a regarder entour de lui comme se il fust yssu de tenebres en plain jour. Adont vey la deesse, qui se party de lui soudainement. Et tantost après il s'esveilla (p. 67-68).

En même temps que Troylus ouvre les yeux et retrouve la lumière, après avoir passé la nuit dans le temple, il retrouve le sens et la mémoire. Il lui reste, cependant, à trouver le moyen de guérir Zellandine de son propre sommeil. Il y parviendra, là aussi, grâce à Vénus.

Après avoir vaincu au combat le fils de l'« ancienne dame », Troylus décide de retourner au « Chastel [ou Temple] aux Trois Deesses » afin de prier « la deesse Venus » de le « conseiller » (p. 79-80). C'est alors qu'il distingua

 une voix femenine qui lui dist en telle maniere:
 – Hault chevalier, ne vous anoit.
 Se tel proesse en vous avoit
 Qu'entrissiez par dedens la tour
 Ou la belle de noble atour
 Se gist orendroit comme pierre,
 Puis qu'eslissiez par la raiere
 Le fruit ou gist la medecine,
 Garye seroit la meschine.

Comme Troylus ne comprend pas bien « la substance des motz » qu'il vient d'entendre, il demande à Vénus de préciser comment « trouver la raiere et la maniere de queillir le fruit et de le mettre en œuvre pour garir la pucelle » (p. 80). La voix lui répond par un nouveau huitain :

 Les vers n'ont point mestier de glose.
 Non pourtant je dys une chose :

Amours trouvera la raier
 Et Venus, qui scet la maniere
 Du fruit trouver, la queillera.
 Nature le composera.
 Se tu es homs, tantost va t'ent.
 Ne nous fay cy long parlement.

Si Vénus affirme que ses vers n'ont pas besoin d'être expliqués, Troylus ne semble toujours pas « entendre » ce qu'elle lui dit (p. 80). La tour, où il sait que Zellandine est enfermée, ne pose aucune difficulté. Il ne comprend pas, en revanche, à quoi se rapportent la « raier » et le geste consistant à *cueillir* le « fruit » qui doit guérir la jeune fille. Un lecteur du *Roman de la Rose* ne saurait en revanche avoir du mal à comprendre ces métaphores. On peut d'ailleurs penser qu'elles proviennent de cette œuvre. Signifiant une « fente », la « raier » s'apparente en effet à l'« archiere » placée par Nature entre les « II. pilerez » de la tour à laquelle est identifiée la jeune fille (v. 20796-20800 et *passim*), à travers laquelle Vénus fera passer son « brandon plain de feu ardent » (v. 21256) afin d'incendier le château de Jalousie. S'il est question ici d'un « fruit », alors que l'amant du *Roman de la Rose* s'intéresse à un « bouton » de rose, ces deux objets sont étroitement apparentés : la fleur est en effet destinée à accomplir ce qu'elle porte en elle en devenant un fruit. Ils fonctionnent d'ailleurs tous deux comme « medecine » : l'un doit guérir le sommeil de Zellandine, tandis que l'autre doit guérir la « plaie » de l'amant (v. 1721-5). De plus, il s'agit dans les deux cas de les *cueillir*. Si la Vénus du *Perceforest* est la seule à dire que Nature doit *composer* le fruit, soit lui donner forme en le portant à maturité, un tel processus fait partie du projet qui justifie aux yeux de Nature et de Genius le fait que Vénus aide l'amant à cueillir son bouton de rose. Enfin, « la belle de noble atoure » qui « gist [...] comme pierre » dans cette tour, peut être rapprochée de l'« ymage » représentant une femme que « sostenoient » les deux « pileret d'argent » entre lesquels se trouve l'« archiere » et dont il est dit qu'elle est bien plus belle que « l'ymage Pygmalion » (v. 20801-20).

Si les métaphores employées par Vénus lors de ses deux interventions peuvent correspondre au scénario principal du *Roman de la Rose*, la conquête de Zellandine par Troylus s'apparente plus précisément à l'histoire de Pygmalion, tirée des *Métamorphoses* d'Ovide, que Jean de Meun oppose au destin de Narcisse afin d'inciter l'amant à ne pas se contenter de contempler l'image que projette son miroir, mais de la rendre à la vie en s'unissant physiquement avec elle.

Ayant retrouvé la mémoire, Troylus est allé prier Vénus de l'aider dans son entreprise, comme le fit Pygmalion lorsqu'il alla au « temple » de la déesse afin de lui demander de le « conseiller » (v. 21081-83). Dans les deux cas, elle accepte de

le faire. La suite de l'aventure de Troylus semble également modelée sur celle de Pygmalion. Toutes les entrées de la tour où repose Zellandine ayant été maçonnées, Troylus y pénètre par la seule fenêtre demeurée ouverte, située « au sommet de la tour devers orient » (p. 81), grâce au personnage de Zéphyr métamorphosé en oiseau. Ayant écarté les courtines du lit à baldaquin où se trouve Zellandine, il la voit couchée « toute nue ». Il commence par lui parler, lui demandant de se réveiller et de lui répondre. Il la touche ensuite plusieurs fois du doigt. Mais la jeune fille « ne s'esveilloit pour hurter ne pour parler » (p. 87). Aussi Troylus ne pouvait-il que « regarder la pucelle qui dormoit, belle comme une deesse, tendre et vermeille comme une rose et de char blanche comme la fleur de lys », et se plaindre du fait que la jeune fille ne pouvait lui parler ou lui répondre. Il parviendra au but après un débat intérieur impliquant plusieurs figures allégoriques. S'il est différent de ce qu'offre le *Roman de la Rose*, ce débat lui est néanmoins apparenté.

Tout d'abord, tandis que Troylus regarde « la haulte beauté de la pucelle » Amour va le sommer de la « baisier » (p. 88). Troylus s'apprête à le faire quand Raison et Discretion s'y opposent en affirmant qu'il ne convient pas à un « homme d'entrer en lieu ou pucelle soit seulle en son secret, se par avant il n'en a eu congé » et qu'il « ne la doit atouchier tant qu'elle dorme ». Troylus se retire, mais « Desir, qui le print a aguillonner, lui dist que pour celle cause il ne se devoit deporter et qu'en tel cas Raison ne se devoit embatre et que Honneur n'en estoit point tachie, car baisier porte medecine en plusieurs manieres, et par especial il resuscite les personnes tressaillies et sy appaise les troublez. » Troylus embrasse alors Zellandine. C'est à cet instant que se réveille la *Belle au bois dormant* dans les versions de Perrault et de Grimm, qui semblent se rappeler les recommandations de Raison et de Discretion. Elle se contente ici de devenir « plus vermeille ». Troylus a beau l'embrasser, elle ne bouge « nullement ». Aussi s'adresse-t-il à nouveau à Vénus, lui demandant de l'aider à réaliser l'oracle qu'elle avait prononcé précédemment et qu'il semble toujours ne pas savoir interpréter (p. 88-89) :

Ha! Venus, deesse des amans, l'en dist que vous achevez toutes les promesses que vostre filz le dieu d'Amours promet a ceulx qui se mettent en son service! Ha! franche dame, vous mesmes me promistes que se je pouoie trouver maniere de entrer en celle tour, que Amours m'enseigneroit la raiere ou gist le fruit dont la pucelle doit estre garie, et vous mesmes le me devez aprendre a coeillier, car je ne sçay ou celle herbe croit!

Alors que Troylus embrasse Zellandine, Vénus lui dit « en son courage », sans se montrer à ses yeux ni lui parler à voix haute comme la première fois, mais de manière plus explicite, de coucher « avecq elle ». Mais quand il voulut mettre en œuvre « l'enhortement de Venus qui de sa flamme lui alumoit le cuer » et qu'il

commença à se « desvestir », « Loyauté, par le conseil du dieu d'Amours, lui dist que ce seroit grant trahison de ce faire, car celui qui empire son amy ne doit point estre tenu pour amy » (p. 89). Troylus se refrène donc à nouveau. Et encore une fois Venus doit intervenir : elle « esprint son brandon, dont elle embrasa tellement Troylus qu'a pou que la challeur ne le faisoit yssir du sens », tout en le convaincant que Zellandine ne lui en tiendrait pas rigueur. La jeune fille perd enfin « par droit le nom de pucelle ». Mais elle ne se réveille toujours pas. Elle a perdu sa virginité « en dormant et sans soy mouvoir en rien, fors tant qu'en la fin ele jecta ung grief sospir » (p. 90). Cependant, Troylus a enfin *cueilli le fruit* par lequel la belle doit être *guérie*. Ce fruit prendra la forme d'un « tresbeau filz » dont Zellandine est délivrée neuf mois plus tard, alors même qu'elle est toujours plongée dans le sommeil (p. 210). Lorsque « l'enffant nouveau né » voulut téter sa mère, il tomba sur son petit doigt et se mit à le « suchier tresfort » au lieu de sa « mamelle » (p. 210 et 235). C'est ainsi que fut enlevée l'« arreste » de lin que Zellandine s'était fichée dans le doigt lorsqu'elle avait voulu filer, et que furent réalisées les prophéties de Thémis et de Vénus.

Zellandine n'a donc pas été tirée de son sommeil par le « dieu du soleil », comme l'espérait son père lorsqu'il laissa une fenêtre regardant vers l'orient au sommet de la tour où il enferma sa fille (p. 82), ni par « Mars le dieu des batailles », qui l'aurait ravie à l'image de Jupiter fécondant quelque mortelle, comme le pense à nouveau son père quand il voit la couche de sa fille foulée et se rappelle qu'il provient du « lignage » de ce dieu (p. 92), mais par la déesse Vénus qui, contrant l'arrêt de mort prononcé par la « deesse des destinees », échauffa de sa flamme le désir sexuel de Troylus au point qu'il dut passer à l'acte et violer en quelque sorte celle qui restait prisonnière du sommeil comme du miroir de ses rêves, afin qu'elle quitte le statut de « pucelle » endormie pour celui de mère. Ayant dû repartir de la tour avec Zéphyr après avoir couché avec Zellandine, Troylus devra encore la retrouver et l'enlever à son père qui veut la marier à Nervin, et récupérer son fils, Bénuic, destiné à devenir « la gloire de Bretagne » et dont la « lignie » doit donner naissance à Lancelot (p. 229 et 235).

Comme je l'ai indiqué, ce scénario peut être rapproché de l'histoire de Pygmalion contenue dans le *Roman de la Rose*. Ce dernier est tombé amoureux de l'« ymage d'ivuire » qu'il a réalisée (v. 20830). Si elle « sambloit estre autresi vive/ Com la plus bele riens qui vive » (v. 20833-34), ce n'est qu'une « ymage sourde et mue/ Qui ne se crosle ne ne mue », et qui ne saurait donc avoir « merci » de lui (v. 20855-57). Quant il veut l'« acoler » et la « baisier », elle reste « roide/ Com est un pels et ausi froide » (v. 20906-08). Il « ne set s'ele est ou vive ou morte » (v. 20930). C'est pourquoi, afin de ne pas subir le même sort que celui de Narcisse

(v. 20877-92), il s'adresse à Vénus. Celle-ci va décider de donner une « ame » à cette « ymage » (v. 21121). Quand Pygmalion retourne auprès de sa statue et la regarde, le cœur en feu, il « voit qu'elle est vive et charnue » (v. 21137). Après avoir mis sa chair « nue » (v. 21138) et avoir senti qu'elle vit, il se met toutefois à reculer (comme l'avait fait l'amant devant la fontaine de Narcisse: v. 1511 et 21144). Il lui adresse alors la parole. C'est à ce moment que la statue se réveille et lui répond en lui accordant son amour (v. 21161). Ils finiront par s'abandonner l'un à l'autre et de leur union naîtra neuf mois plus tard une fille.

Tandis que Pygmalion attend ici que la statue lui réponde avant de la toucher, Troylus ne saurait se rendre aux arguments de Raison et Discretion et fera l'amour avec Zellandine bien avant qu'elle ne lui parle et ne lui donne la permission de l'embrasser. Le texte du *Perceforest* se rapproche du même coup de l'histoire de Pygmalion contenue dans les *Métamorphoses* d'Ovide. Dans cette version, en effet, lorsque Pygmalion rentre chez lui, il ne trouve pas une statue métamorphosée en femme pourvue d'une âme et douée de la parole avec laquelle il va devoir engager un dialogue avant de pouvoir s'emparer de son corps. La jeune fille n'est toujours qu'un simulacre²⁸:

Penché sur le lit il lui donne un baiser; il croit sentir que ce corps est tiède. De nouveau il en approche sa bouche, tandis que ses mains tâtent la poitrine; à ce contact, l'ivoire s'attendrit; il perd sa dureté, il fléchit sous les doigts; il cède; ainsi la cire de l'Hymette s'amollit au soleil; ainsi, façonnée par le pouce, elle prend les formes les plus variées et se prête à de nouveaux services, à force de servir. L'amant reste saisi; il hésite à se réjouir, il craint de se tromper; sa main palpe encore l'objet de son désir; c'était bien un corps vivant: il sent des veines palpiter au contact de son pouce. Alors le héros de Paphos adresse à Vénus de longues actions de grâces; sa bouche presse enfin une bouche véritable; la jeune fille a senti les baisers qu'il lui donne et elle a rougi; levant vers la lumière un timide regard, elle a vu en même temps le ciel et son amant. La déesse assiste à leur mariage, qui est son œuvre.

Ce n'est pas une âme envoyée par Vénus qui réveille ici la statue, mais le contact du corps brûlant de désir de Pygmalion. Dans l'histoire de Troylus et Zellandine, cependant, c'est l'enfant né de leur union qui réveillera la jeune femme. Mais il aura d'abord fallu que Troylus suive l'exemple de Pygmalion – à l'instar de l'amant du *Roman de la Rose*, qui s'éveille du *songe* dans lequel il est plongé depuis le début de son récit aussitôt après avoir cueilli la rose dont il rêve – afin d'arracher la *belle endormie* à la prison de pierre dans laquelle l'a enfermée son créateur, comme aux séductions de Narcisse.

28. OVIDE, *Les Métamorphoses*, X, v. 281-95, trad. LEFAYE G., Paris, Les Belles Lettres, 1928, t. II, p. 131-32.

Plutôt que quelque mythologie célébrant le soleil ou décrivant des raptus divins, même si ces légendes ont pu jouer leur rôle, c'est le *Roman de la Rose* qui informe en profondeur la trame du récit de Troylus et Zellandine comme les différents contes de la *Belle endormie* qui en sont les héritiers (dont la version de Grimm qui porte un titre, *Dornroeschen*, qui semble en conserver le souvenir). Figure tutélaire de cette histoire comme de l'œuvre de Jean de Meun, Vénus occupe également cette fonction dans le *Roman de Perceforest*, depuis qu'Alexandre s'endormit dans le temple de Vénus sur l'île de Cythère et y eut une « vision » prémonitoire lui annonçant qu'il deviendrait roi de Grande-Bretagne – ce que Vénus prédit également aux puissants de ce royaume²⁹. Comme le souligne C. Ferlampin-Acher, Vénus est la déesse « qui apparaît le plus fréquemment » dans ce roman. Elle y forme un couple avec Zéphyr qui le traverse tout entier afin d'y organiser « l'Histoire³⁰ ». F. Wolfzettel remarque de son côté que le « réveil » et le « triomphe de la nature », que « thématise » selon lui le conte de la *Belle endormie*, se retrouvent dans l'ensemble du *Perceforest*, depuis que son roi éponyme s'est éveillé de sa léthargie afin de présider aux destinées de l'Angleterre – un peu comme le prince de la *Belle au bois dormant* perçant la forêt d'épines afin d'atteindre le château de sa belle. Vénus incarne du même coup « le principe générateur du roman, le réveil de la sexualité et du désir³¹ ». Ainsi que le suggère cependant C. Ferlampin-Acher, ce n'est pas du côté du folklore qu'il faut chercher l'origine de ce principe, mais bien du côté du *Roman de la Rose* – ou de la *Plainte de Nature* d'Alain de Lille dont Jean de Meun se fait l'écho avant que *Perceforest* ne le reprenne à son tour³². Le *Roman de la Rose* permet en quelque sorte de rompre – par un effet rétroactif – avec les amours stériles et narcissiques comme avec les enchantements mortifères qui hantent les romans arthuriens auxquels se rattache le *Perceforest* (illustrés en particulier par Lancelot, le descendant de Troylus et de Zellandine), afin de rendre à la matière de Bretagne la fécondité et la « chaleur naturelle » dont Vénus « embrase » toute créature terrestre à l'heure de sa naissance afin qu'elle soit capable d'enfanter (p. 70)...

29. Voir *Perceforest*, Première partie, § 97-106, éd. ROUSSINEAU G., Genève, Droz, 2007, t. 1, p. 81-87.

30. FERLAMPIN-ACHER C., « Fées et déesses dans *Perceforest* », *op. cit.*, p. 59-60, et « *Perceforest* et la mythologie : l'histoire et les ailes du désir », *op. cit.*, p. 204-206.

31. WOLFZETTEL F., « *La Belle Endormie* », *op. cit.*, p. 123 et 124.

32. Voir ROUSSINEAU G., « La plainte de Nature dans le roman de *Perceforest* », *Sophia et l'Ame du Monde, Cahiers de l'Hermétisme*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 111-23.